

BUREAUX: RUE NAIN, 1.

Reu baix, Tourcoing:
Trois mois... 12 f.
Six mois... 23
Un an... 44

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GÉRANT: J. BÉGIN

Le Nord de la France:
Trois mois... 12 f.
Six mois... 23
Un an... 44

ANNONCES: 15 centimes la ligne
RÉCLAMES: 25 centimes
OP. TRAITÉ A SÉPARÉ

On s'abonne et on reçoit les annonces: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A TOURCOING, chez M. Faerberbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée. A PARIS, chez MM. Havas, Laffite, Ballier et Cie, place de la Bourse, 8; A TOURNAI, au bureau du journal l'Economiste; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

ROUBAIX, 20 JUILLET 1870

Nous avons reçu ce matin la dépêche suivante:

La Haye, 19 juillet soir.

Cette après midi, le bruit de la canonnade a été entendu en mer, côte nord, nord-ouest, à Scheweningue.

(Voir les dernières nouvelles à la 3e page.)

L'idée de la formation d'un conseil de régence est abandonnée. Sur les observations qui lui ont été présentées par les ministres, l'Empereur y a renoncé. Le ministère reste dans les conditions où il se trouve.

Une nouvelle très-grave est transmise de Prusse par la télégraphie.

Dans un supplément extraordinaire, la Gazette de la Bourse, de Berlin, publie l'entrefilet suivant en gros caractères:

La Russie déclare la guerre à la France. Dans nos cercles militaires on attend d'heure en heure la nouvelle de l'accession ouverte de la Russie à la politique de la Prusse, et la déclaration de guerre à la France.

Nous reproduisons cette information sous toutes réserves, et nous voulons croire qu'on s'est beaucoup pressé dans la feuille prussienne.

Répondant à une adresse des magistrats municipaux de Berlin, le roi de Prusse a dit: Je ne suis pas responsable de cette guerre, j'ai dû accepter le défi qu'on m'a jeté.

L'assentiment qu'on m'a donné dans toutes les parties de l'Allemagne et même d'outre-mer, l'accueil qui m'a été fait en cette ville, vendredi soir, m'ont édifié et rempli de confiance. De grands sacrifices seront exigés de mon peuple. La victoire rapide obtenue dans deux guerres heureuses nous a gâtés. Nous ne triomphons pas aussi facilement, cette fois-ci, que nous le faisons. Je puis attendre de mon armée et de ceux qui s'empresment de rejoindre le drapeau.

L'instrument qui sera employé est tranquille, le succès dépend de Dieu. Je sais également ce que je puis attendre de ceux qui sont appelés à soulager les plaies et les souffrances que causera la guerre.

Nous avons sous les yeux le texte du discours prononcé hier mardi par le roi de Prusse à l'ouverture du parlement fédéral. Naturellement, Guillaume Ier accuse notre gouvernement d'avoir causé la guerre et ne peut croire que la candidature du prince Hohenzollern put inquiéter notre patriotisme. La harangue royale contient des paroles violentes contre Napoléon III, qu'elle accuse d'avoir saisi le prétexte de poser un cas de guerre d'une manière inconnue, depuis longtemps de la diplomatie, et d'y tenir, même après que ce prétexte avait disparu, avec ce mépris du droit des peuples aux bienfaits de la paix, dont l'histoire de précédents souverains de France fournit des exemples analogues.

La correspondance du Nord-Est nous communique les dépêches suivantes:

Berlin, 16 juillet.

Les gouvernements de l'Allemagne du sud ont décidément accepté la lutte pour la Prusse contre la France.

Je dis les gouvernements, reste à savoir ce que feront les Chambres.

Les trois navires de guerre allemands qui se rendaient aux îles Açores, ont été rappelés à temps.

On espère qu'ils pourront se réfugier dans la Baltique avant l'ouverture des hostilités.

On parle d'une entente entre l'Angleterre, la Prusse et l'Amérique, pour défendre l'entrée de la Baltique et de la mer du Nord aux vaisseaux français. C'est un bruit que je considère comme absurde, car l'Amérique ne tolérerait pas une pareille immixtion, et la France non plus, la guerre deviendrait générale.

La confiance dans les deux corps d'armée qui occupent la Hesse et le Nassau n'est pas ici fort grande, car ils sont composés des habitants de ces pays qui passent pour mauvais soldats. Ce sont les premiers sans doute que les Français rencontreront.

On s'attend à chaque instant à recevoir la nouvelle de l'entrée des Français en Prusse.

On signale de Hambourg, de Brême et de Leipzig des manifestations prussiennes.

Un comité de banquiers se forme ici pour fournir de l'argent au gouvernement.

La société de secours aux blessés a déjà publié un appel de fonds.

La transformation des fusils à aiguille et des cartouches est arrêtée. Un avis a été publié dans la ville demandant des bras pour fabriquer ces derniers.

Le bruit court à la Bourse que par l'intermédiaire d'un diplomate on a fait demander à la Prusse si elle consentirait à ce que la France prit la Belgique: on s'arrangerait alors sur cette base. C'est un piège tendu pour engager l'Angleterre dans le conflit.

On croit ici pouvoir compter sur la fidèle Bavière et le fidèle Wurtemberg; mais on se méfie beaucoup des Guelphes, et de leurs agitations perfides. Des employés spéciaux ont été envoyés à Hanovre pour les surveiller.

J'ai remarqué que ce qui exaspère le plus les Prussiens, ce n'est pas le sujet de la guerre, mais la rapidité avec laquelle la France a commencé à agir. C'est une surprise, disent-ils; c'est un véritable guet-apens.

La Gazette de la Bourse en perd tout à fait la tête et elle va jusqu'à exprimer tout haut l'espoir que dans dix jours, il y aura à Paris une insurrection d'ouvriers et que les français commèderont à s'entregorger. Oh! quelle chance, quel bonheur cela serait pour nous: ajoutez-elle.

Copenhague, 17 juillet, matin.

On dit que le décret de mobilisation de l'armée danoise est prêt et ne tardera pas à être publié.

On vient de recevoir ici un avis télégraphique annonçant que le prince Napoléon, abandonnant son voyage dans le Nord, est en route pour la France et ne prendra terre que dans un port français. Le prince sera à Paris dans trois ou quatre jours.

EDMOND BUVAL.

BULLETIN DE LA GUERRE

Que prépare-t-on à la Chambre?

Une loi pour empêcher nos comptables militaires, des peines sévères pour qui rompraient le silence sur les manœuvres de notre armée.

Cette loi ne serait pas sérieusement réfléchi.

Quels éclaircissements l'ennemi peut-il puiser dans nos journaux? Et d'abord, comment et quand les reçoit-il? Les « indiscretions » prétendues de la presse ne se neutralisent-elles pas les unes les autres?

Pourquoi les Prussiens croiraient-ils à cette feuille-ci plutôt qu'à celle-là? En quoi, par exemple, les journaux allemands peuvent-ils être utiles à nos généraux?

Ce sont là, à y regarder de près, des puérilités patriotiques. De plus, la création n'est pas plus placée sous la sauvegarde de notre honneur de français, il semble que nous revenions à des mesures de réaction dont l'opportunité et l'impopularité seraient bientôt manifestes.

Si nous voulons, au contraire, exercer une action morale sur l'Allemagne libre, et en particulier sur le peuple belge, prenons quelques-unes de ces dispositions libérales, spontanées, qui frappent plus fort que tous les plébiscites; elles enlèveront en même temps à la présence de l'Impératrice dans les conseils d'un pays parlementaire, les idées d'un retour à un régime condamné.

La Chambre va s'éloigner. Elle demande à pouvoir se réunir sur l'appel de son président. Le ministère si triste et si désuni que nous avons, n'acceptera pas ce contrôle éventuel et menaçant. De même qu'il a ajourné la formation si naturelle, si nécessaire de notre garde nationale sédentaire!

La France va se trouver sans intermédiaires et sans force civile, en face des plus grands événements qu'elle ait traversés depuis cinquante ans! L'Empire officiel veut être seul à présider aux destinées de la patrie pendant le silence de la nation.

Cela est pénible à constater et pour animer le territoire entier et personnellement irrésistible qui sauve les grands peuples en danger, nous attendions au contraire, du sens pratique de Napoléon III, un de ces actes inattendus qui dominent l'opinion, qui s'associent au patriotisme national, pour envelopper dans un même élan tous les partis.

Si cette espérance est entièrement déçue, où trouverons-nous donc les grands ministres, plus nécessaires encore que de bons généraux, pour profiter largement de la première victoire devant des puissances jalouses et armées, ou pour soutenir nos cœurs, si le hasard des combats nous infligeait quelques revers passagers?...

Nous avons encore une autre préoccupation.

Elle n'est point grave, — cependant il faut la dire.

Nous demandons respectueusement, mais avec une énergie profonde, à nos généraux, de la simplicité dans leurs vues, dans ces plans que nous ignorons. Nous leur demandons « de l'ordre et de la résolution dans leurs actes militaires. » Et que l'incompétence dont ils nous accusent avec raison, nous civils, ne leur fasse point mépriser ce conseil.

La bravoure, l'élan, l'entrain ne manqueront pas à l'armée; mais, deux choses

ne dépendent pas exclusivement d'elle: l'ordre et la discipline.

Nous n'avons pas à préciser: ce n'est point le lieu et le moment de revenir sur la manière dont se sont gagnées les batailles de Magenta et de Solferino.

Mais, osons le dire, nous avons besoin pour conduire longtemps la victoire, de succès plus coordonnés et de meilleur aloi.

L'économie militaire, l'ordre et la discipline font la puissance des Prussiens. Ces gens-là savent qu'ils n'ont pas de la force à revendre, que leurs ressources, comme leur bravoure, ont des limites exigées. Ils disposent leur échiquier avec une méthode admirable, comme l'avaré ménage ses écus. Ne soyons pas le prodigue qui répand les siens.

Hommes, munitions, matériel, tout s'économise par une méthode rigoureuse. Aucune de ces petites chances qui font tourner, à la dernière heure, une défaite en grande victoire, ne se perd avec une étroite discipline.

J'en ai dit déjà, — et je le répète sans le croire, — que nous avons sur certains points des encombrements. J'ai vu en Crimée et en Allemagne ce que ce mot signifie. De petits corps d'armée bien utilisés remportent de gros succès. Deux corps trop rapprochés l'un de l'autre, avec les embarras qu'ils entraînent, se nuisent quelquefois autant que s'ils étaient ennemis.

N'oublions pas le principe prussien sur les non-valeurs.

Nous combattons à quelques pas de nos foyers, au milieu de toutes les ressources; donc pas de complications, pas de parties mortes dans nos régiments, rien de ce matériel encombrant qui empêche l'infanterie allègre d'annexer gaillardement, étape par étape, le terrain conquis; et d'être pour ainsi dire à elle-même — avec nos chemins de fer — sa propre cavalerie.

Le moindre désordre mécontente le soldat. A certains jours il n'est point alimenté et les approvisionnements pourrissent à dix lieues de distance. D'autres fois, ce sont des trains d'équipages qui se rencoignent et s'enchevêtrent, et alors les marches se ralentissent, les colonnes se disloquent ou s'allongent dangereusement et d'une façon disproportionnée. Alors les surprises sont faciles, et chose plus grave, la mise en ligne de bataillon devient difficile, laborieuse, et coûte parfois de bonnes positions que l'on n'a pu atteindre, et sur lesquelles on n'a pu s'appuyer.

Sans prévoir de plan, il faut bien nous le dire, une bataille ne suffira point pour nous tirer d'affaire.

La guerre sera plus longue qu'on ne le suppose.

Il nous faut un grand engagement pour traverser les premières places et gagner le Rhin inférieur; or, la sur ce fleuve rapide, terrible en temps de guerre, de nouvelles et formidables difficultés nous attendent.

Le Rhin pris, l'Allemagne coalisée et qui aura conservé ses forteresses, ne nous laissera pas mettre bas les armes! Entre Metz et Paris, entre les vallées de la Moselle, de la Marne, de la Meuse et

notre capitale ne s'élève aucune ligne de défense que celles formées par les poitrines de nos soldats! On ne trouve pas un seul plateau stratégique dans notre Champagne; et, depuis Mézières, Verdun et Toul, nous ne sommes couverts que par ces murailles de Paris, par ces forts que nous avons sous les yeux.

Au contraire, le roi Guillaume et M. de Moltke, après le Rhin ont le Weser, et après le Weser ils ont l'Elbe!

Jusqu'à ce que l'Elbe soit forcé, accepteront-ils notre paix?

Non! car ils se basent pour leur existence nationale, sur le fait que nous combattons seulement pour reconquérir notre légitime prépondérance.

Ne comptons pas, par conséquent, sur une guerre très-courte; ne croyons pas non plus à ces engagements sérieux et sanglants qui décident de l'issue de la guerre en une journée.

La tactique, par le fait même de nos armements meurtriers, aura une grande part dans les opérations. Les Prussiens le sentent bien; ils attendent patiemment leurs contingents et se gardent de cette offensive éclatante qui les isolerait cette fois du cœur de l'Allemagne, pour les jeter en petit nombre dans la gueule du lion.

Nous comptons aujourd'hui sept corps d'armée, dont la nomenclature est publiée, plus, la garde impériale et la réserve sous les ordres du général Bounbaki.

Il est dit dans la note, donnée par plusieurs journaux:

« Le général comte de Palikao est chargé d'un commandement spécial. » Etant connue la réputation de compétence stratégique de ce militaire, tout porte à croire qu'il est revêtu d'un commandement d'ensemble pour l'entrée en campagne, avec une fraction de nos forces sur un point déterminé.

Il paraît absolument certain qu'on s'abandonnera pas, comme autrefois, la vallée de l'Alsace. Une partie considérable de nos troupes serait échelonnée depuis l'embouchure de la Lauter jusqu'à l'entrée du Jura, en face du pays de Gex.

A Huningue, les ponts ont été détruits. A Vieux-Brissac la même opération a été accomplie. Depuis longtemps déjà cette formalité est remplie à Kehl.

Si nous franchissons sur deux points, le génie construira en une nuit des passages flottants avec nos équipages de pontonniers, et matériel de barques trouvé sur le fleuve même, et protégé sans doute par nos canonniers.

Je ne crois pas que les éclaireurs prussiens inventés par le roi, échelonnés sur le cours du fleuve, puissent gravement contrarier ces opérations. Cependant elles coûtent du monde, nécessitent une grande hardiesse, et provoquent quelquefois une véritable bataille.

C'est dans ce bassin du « Rhin du milieu », dont nous avons promis de parler, que seront probablement concentrées nos manœuvres de l'Est, sans

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 21 JUILLET 1870.

— 14 —

BASTIDE ROUGE

PAR ELIE BERTHET.

VII

REVIREMENTS.

En même temps il appela Cristophe, qui accourut aussitôt.

En voyant qu'on se disposait à employer la force contre lui, Fleuriaux très-saillit.

— Ouais! goddam! corpo di Bacco! tron de l'air! s'écria-t-il d'une voix irri-

tée; crois-tu donc, vieux scélérat, que je me laisserai chasser ainsi par les épaules de cette maison qui m'appartient, et où je suis né? Tu vas m'en faire les honneurs jusqu'au bout, coquin, à moi et à ce brave jeune homme; oui, tu vas nous accompagner jusqu'à la grille, chapeau bas, et aussi poliment que si nous étions des commodores ou de vrais nababs.

Et il tira de sa ceinture un pistolet. — Monsieur, balbutia Linguard, je ne consentirai jamais.

— Chapeau bas, drôle, et marche à côté de nous avec déférence et respect, ou sinon, je te le jure, je te briserai la tête comme je briserai une vieille cale-basse pourrie!

Le son de sa voix et son regard exprimaient assez qu'il serait capable d'accomplir cette menace. Linguard n'était pas homme à risquer sa vie pour résister aux singulières prétentions de ce personnage original. Il se résigna donc, au grand ébahissement de Cristophe, qui resta à la même place, les bras ballants et la bouche béante.

Fleuriaux prit le bras de Maurice, qui sanglotait, pendant que madame Meurissanges entraînait sa fille d'un autre côté. Puis, sa longue pipe turque d'une main, son pistolet de l'autre, avec toute la majesté exigée par son ample et riche costume oriental, le Nabab s'avança vers la Bastide. Linguard le précédait, le chapeau à la main, suivant la rigueur du cérémonial exigé.

Quand on arriva à la grille, il les sa-

lua profondément et s'enfuit, craignant toujours d'entendre siffler à ses oreilles la balle de son fantastique ennemi.

VIII

LA DOUBLE DÉCOUVERTE.

En quittant la Bastide-Rouge, les deux amis se rendirent à l'auberge de la Belle-Maguelonne. L'arrivée de Fleuriaux, avec son habit brodé et son équipage, mit tout en rumeur dans la pauvre maison; Bécasson et Babet jetaient des cris d'admiration; les enfants du logis montaient sur les bancs pour voir le célèbre Nabab. Mais, quand Fleuriaux annonça qu'il comptait habiter l'auberge pendant quelques jours, le soupçon se mêla à la joie de l'aubergiste.

— Bagasse! disait-il, c'est une bénédiction du bon Dieu! Un homme qui remue les louis d'or à la pelle, venir demeurer chez moi!... C'est bien à vous, monsieur Fleuriaux, de n'avoir pas de rancune; vous ne m'en voulez donc pas à cause de cette méchante bouteille de Lamalgie, vous savez, le soir de votre arrivée? Aussi, pourquoi aviez-vous un habit si déchiré? On ne peut pas deviner; une autre fois ça n'arrivera pas. Allez, tout ici est à votre service, tron de Dieu!... Cependant, curiosité à part,

c'est drôle que vous ayez quitté la Bastide-Rouge pour venir ici?

— Tais-toi, Bécasson, s'écria Babet; quand on a de quoi et quand on veut bien vivre, on ne doit pas être à l'aube chez le voisin Linguard; sans en dire de mal, il est un peu serré, le cher homme!... M. Fleuriaux se trouvera bien mieux ici, et, s'il aime la bouille-à-baysse, comme un vrai seigneur, je lui en promets d'excellente; il peut demander à ce gentil petit M. Maurice comment Babet Cayou fait la bouille-à-baysse!

Le Nabab accordait fort peu d'attention à ce verbiage; il s'était jeté sur un banc et cherchait à consoler le pauvre Maurice. Mais le curieux aubergiste ne se décourageait pas facilement. Il sentait bien qu'il avait fallu quelque événement extraordinaire pour décider Fleuriaux à prendre gîte dans cet obscur bouchon.

— C'est drôle tout de même, répétait-il d'un air défiant en hochant la tête, un armateur qui a tant de bâtiments sur mer!...

— Eh bien! mes navires ont fait naufrage, interrompit Fleuriaux impatienté. — Serait-il possible? et ces tonnes d'or entassées dans les greniers de la Bastide-Rouge?...

— Elles se sont fondues comme de la cire à notre soleil provençal, répliqua Fleuriaux avec sang-froid; mais, voyons, mon hôte, vous craignez que je ne puisse encore cette fois acquitter ma dépense, n'est-ce pas? Heureusement quelques

pièces plus dures que les autres n'ont pas coulé dans la fonte générale... Tenez, payez-vous d'avance, préparez moi une chambre, donnez-nous à boire, à manger et laissez nous la paix; car, en tous les pays du monde j'ai déterté les curieux et les bavards.

Et il jeta un louis sur la table. L'hôtelier grimaca un sourire, s'inclina jusqu'à terre, et n'en demanda pas davantage.

Les deux amis occupèrent la même chambre, et pour cause, cette chambre étant la seule de la maison dont on pût disposer en faveur des voyageurs. Le lendemain matin, au premier rayon du jour, ils étaient déjà levés, discutant les divers partis à prendre dans ces circonstances difficiles. Maurice, assis près de la fenêtre, d'où l'on dominait la splendide vallée de Marseille, restait muet et pensif, la tête dans ses mains. Fleuriaux se promenait d'un pas égal en fumant sa pipe turque, débris éclatant de son éphémère opulence.

— Pourquoi ai-je pu concevoir un moment de si douces espérances? disait le pauvre Maurice avec tristesse. A voir votre influence, votre autorité sur Linguard, je vous croyais sûr d'imposer vos volontés à ce misérable, et tout à coup nos projets ont été renversés, ruinés, anéantis!

Fleuriaux déposa sa pipe sur la table et s'avança vers le jeune homme: — Je vous dois une explication, dit-il en lui prenant la main avec cordialité, je